

des bagues d'un grand prix... et elle n'avait guère plus de vingt ans et elle était ravissante, malgré sa tristesse... aussi belle... oui... que moi... car moi aussi j'étais belle, à cet âge... dit Albine avec un sourire mélancolique.

— Cette histoire est étrange ! Quelle est ton opinion, ma bonne ?... Qu'en penses-tu ?

— Hélas ! mon enfant, que veux-tu que je dise ? Je crois que ta naissance était une faute qu'elle a dû cacher à tout le monde... Et la mort l'aura surprise avant qu'elle pût s'occuper de toi... avant qu'elle pût te désigner à quelque ami, à quelque parent... Tout cela ne semble pas aussi étrange que tu le dis... Il y avait un secret à garder certainement, on s'est entouré de précautions pour que ce secret ne transpirât pas, et ce sont ces précautions qui m'ont empêchée de retrouver la trace de ta mère... Voilà ce qui fait, qu'ayant perdu un enfant deux mois avant que l'on te confie à moi, Dieu t'a envoyé à moi pour que tu le remplaces... pour que tu me tiennes lieu de fils... Et cela est si vrai, mon Paul, que souvent la confusion, dans ma pensée, est si grande que je ne me rappelle plus la perte que j'ai faite autrefois, et que je te considère et que je t'aime comme si tu étais bien réellement mon fils...

— Oui, tu n'as jamais cessé d'être bonne pour moi ; si je retrouve ma mère et si elle est riche comme tu le crois, je ne t'oublierai pas. Tu viendras vivre auprès de nous et je suis sûr que ma mère sera heureuse que tu ne la quittes point.

Tout ce que disait Paul tordait le pauvre cœur d'Albine, parce que chacun de ces mots tranchait comme un poignard, lui montrant combien, malgré son dévouement, son abnégation, ses sacrifices, elle tenait peu de place dans la vie du jeune homme.

Celui-ci reprit :

— Je voudrais encore t'adresser quelques questions.

— Parle, mon enfant.

— Si loin que se reportent mes souvenirs, je me vois toujours habitant une grande ville, Paris sans doute...

— C'est Paris, où je suis venue m'établir alors que tu avais environ un an.

— Pourquoi as-tu quitté ton pays ? Si mes parents veulent te retrouver, c'est là surtout, et en premier lieu, qu'ils dirigeront leurs recherches...

— Là où ils s'adresseront, je te l'ai dit, on les renseignera.

— Pardon, ma bonne, je n'ai pas eu l'intention de t'offenser. Je ne t'en aimerai pas moins. Encore un détail, le dernier, nous avons été pauvres, très pauvres, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était il y a longtemps.

— Cependant, je ne me souviens pas d'avoir souffert de la misère, et il me semble bien, au contraire, que mes caprices étaient satisfaits et que tu obéissais à mes fantaisies. Une pauvre ouvrière comme toi ne peut pas écouter toutes les bizarreries qui passent dans la tête d'un enfant. Elle s'y ruinerait... D'autre part, ton affection pour moi, qui est grande, j'en conviens, ne pouvait aller jusqu'aux privations, qui me sembleraient naturelles, — c'est l'égoïsme et l'ingratitude ordinaires,

— si elles venaient d'une mère... Outre l'argent que l'on t'a donné le premier jour, tu as donc encore reçu quelque somme, par la suite ?

Elle hésita une seconde :

— Non, dit-elle, jamais !

— Alors, c'est toi qui m'as fait élever et instruire... c'est à toi que je dois tout ce que je sais, ce que je suis ?...

— L'argent reçu le jour où tu me fus apporté m'aida longtemps...

— La somme était forte ?

— Très forte.

— Combien ?

— Plus de quarante mille francs ! dit-elle au hasard.

Paul après réflexion, murmura :

— Mes parents doivent être très riches...

Et un désespoir irrité se lisait dans ses yeux, avec l'âpre désir de retrouver une fortune.

— Tu n'as donc pas trop souffert ?... dit-il. La rente de ce capital nous a permis à tous deux de vivre ?...

— Cet argent nous a fait vivre... en effet...

— Aujourd'hui, peut-être, l'as-tu dépensé, ou bien s'il t'en reste, cela ne suffit plus aux frais de mon éducation ?... J'ai des goûts qui me font faire des sottises, je l'avoue... Mais je ne voudrais pas te gêner... Et toutes ces questions, à propos de cet argent, n'ont qu'un but, celui de te dire que je suis assez fort et assez savant maintenant pour vivre de mon travail...

— Que dis-tu là, Paul, voudrais-tu me quitter ?

Et Albine s'était dressée, effarée.

— Non. Je n'y songe pas. Tu me crois donc bien mauvais et surtout bien ingrat ?...

— Ne parlons pas entre nous de reconnaissance, mon enfant... Je t'aime comme t'aimerait ta mère et pas autrement, va, sois-en sûr... Si tu me quittais jamais, cela me causerait un mal affreux...

Et, en effet, ses traits étaient décomposés, une sueur mouillait son front.

Elle regardait Paul avec terreur.

Et, souriant encore, pour cacher son angoisse maternelle, pour empêcher qu'un soupçon effleurât l'esprit du jeune homme :

— Je suis si habituée à toi, dit-elle.

Puis, faible et lâche devant la crainte de le perdre, cet enfant, qui était sa vie, elle continua de mentir.

— Les quarante mille francs, dont je te parle, il ne sont point épuisés, loin de là, bien au contraire, même... ils ont augmenté...

— Comment cela ? dit-il avec un geste de joie.

— J'ai réfléchi que plus tard cela pourrait t'être utile pour t'établir et je les ai gardés et, quand j'ai hérité de madame Clinchard, je les ai mis dans le commerce... et les rentes se sont accumulées de cette façon et le capital que je te donne, qui était bien à moi, mais que je n'ai jamais considéré que comme un dépôt, grandira encore si tu le veux bien.

— J'accepte, dit Paul, mais je ne l'accepte que comme un prêt que je te rembourserai quelque jour quand j'aurai retrouvé mes parents.

— Tu penses donc à les chercher ?